

LES MAURITANIENS RÉFUGIÉS AU SÉNÉGAL

UNE ANTHROPOLOGIE CRITIQUE DE L'ASILE ET DE L'AIDE HUMANITAIRE

FRESIA Marion

2009. Paris: L'Harmattan (Connaissance des hommes).
ISBN 978-2-296-07730-0. 382 p.

Olivier Schinz

Paru en 2009, l'ouvrage que Marion Fresia nous propose est issu d'une thèse soutenue quatre ans plus tôt et dont les données furent récoltées entre 2000 et 2004. Or, malgré les importants changements connus depuis cette période en Mauritanie – tant au niveau de la politique que de la situation de ses citoyens réfugiés au Sénégal – cet ouvrage reste d'actualité. En raison, notamment, de la volonté, lisible déjà dans le sous-titre du livre, de dépasser le champ des études régionales pour s'inscrire plus largement dans celui de l'anthropologie des institutions et de l'aide humanitaire.

C'est en effet un ouvrage ambitieux à la lecture duquel nous sommes invités: huit chapitres divisés en trois parties, la première s'intéressant aux événements de 1989 et à ses conséquences immédiates; la deuxième aux différents parcours migratoires, allant jusqu'à suivre certains migrants dans des pays occidentaux; la troisième présentant les aspects discursifs et interprétatifs usés par les migrants pour donner sens à leurs parcours. Trois cent cinquante pages de texte dense qui brossent un portrait critique (je reviendrai sur ce terme par la suite) de l'action du HCR, de différentes ONG et des deux Etats impliqués dans la situation étrange de ces réfugiés mauritaniens installés depuis 1989 au nord du Sénégal. Ces personnes déplacées de force d'une nation à l'autre, reconnues comme réfugiés au regard des textes et des organisations internationales, n'ont pourtant pas quitté le «territoire historique» (p. 18) au sein duquel elles – un peu – et leurs parents – un peu plus – se sont toujours mues.

Des réfugiés chez leurs parents: bel exemple pour un chercheur en sciences sociales avide de déconstruction et de mise en évidence des paradoxes de politiques internationales. L'exemple est en effet fertile. Marion Fresia nous convainc avec force de l'inadéquation du strict cadre national pour penser la question de la migration et de la vacuité d'une organisation aussi lourde que le HCR pour répondre aux attentes, besoins et désirs de ces personnes déplacées de force (chapitre 3). Les stratégies que celles-ci mettent en place sont nombreuses, allant de l'instrumentalisation du statut de réfugié à son refus complet, chaque position ayant

sa contrepartie dans les facilités et les contraintes offertes par des parents plus ou moins proches (chapitre 5). Les effets, au nord du Sénégal, de l'arrivée de ces migrants pas tout à fait étrangers et usant de stratégies fort distinctes sont parfois inattendus, provoquant notamment «l'émergence de nouvelles logiques citoyennes fondées sur le droit international des réfugiés» (p. 135, chapitre 4).

L'ensemble des situations et des thématiques étudiées par l'auteure nous propose un regard dit «critique» sur les thématiques habituelles de la question de l'aide humanitaire, car il remet en question les concepts et les présupposés sur lesquels se basent les institutions impliquées. Le premier chapitre du livre est entièrement consacré à une riche revue de la littérature dans ce domaine, et met en avant la manière dont les réfugiés sont trop souvent caricaturés tant par les institutions qui en sont responsables que par les politiques ou les scientifiques. Naviguant entre la figure misérabiliste du réfugié victime (p. 44 sq.) et celle emphatique du réfugié manipulateur (p. 49 sq.), ces acteurs et penseurs de l'aide sont rendus coupables du péché de catégorisation, incapables qu'ils seraient de «suspendre le[ur] jugement» (p. 68). Le regard et l'ouvrage de Marion Fresia ambitionnent, eux, de réussir ce véritable tour de force.

Si les intentions sont louables, le résultat ne convainc, sur ce point, pas entièrement. Même si certaines descriptions issues d'observations apparaissent çà et là, l'ethnographie semble avoir été largement réalisée par entretiens; sur son déroulement et sur les méthodes utilisées, l'auteure reste muette. Lorsque des personnes sont citées, on ne sait si elles se sont exprimées en français ou en *pulaar*, idiome parlé par les Mauritaniens réfugiés au nord du Sénégal. Tant le style que l'absence complète de redite ou d'hésitation au sein des discours nous indiquent une réécriture en vue de la publication, mais on ne sait ni son ampleur ni son auteur, ni son éventuelle mise en accord avec les personnes interrogées. A de bien trop rares moments sont précisés la position de la chercheuse, son statut, la perception de son statut par les personnes inter-

rogées, le temps qu'elle a effectué sur place et les conditions de son travail. Ainsi, par exemple, dans une partie intitulée «Dire la violence: les mémoires discursives» (p. 248 *sq.*) – où l'on pourrait s'attendre à un travail réflexif important sur la parole et le discours –, devons-nous nous contenter d'affirmations simples sur le fait que certains discours ont été récoltés plus facilement que d'autres (p. 253) ou que le sujet de la recherche a été présenté différemment en fonction des personnes interviewées (p. 255). Autrement dit: tandis que la majeure partie de l'ethnographie semble être basée sur le discours des gens, celui-ci n'est que trop rarement étudié *per se*, contextualisé ou mis en perspective à la lumière de la personne envers qui il a été tenu, simplement est-il parfois croisé avec d'autres discours qui souffrent du même travers.

Ces lacunes au niveau de la présentation de la méthodologie sont fâcheuses car elles créent une rhétorique objectiviste, elles embarquent le lecteur dans un regard et dans une manière de penser les réfugiés dont il peine à se départir, tant les portes d'entrées laissées au doute et à la remise en question des thèses et des avancées de l'auteure sont inexistantes. L'aspect «critique» de l'ensemble du travail s'applique ainsi uniquement aux objets de l'étude (le HCR, les ONG, les gouvernements, les politiciens, les chercheurs, parfois les réfugiés), jamais à son auteure, à ses méthodes, à ses propres présupposés. La suspension du jugement tant recherchée se transforme malheureusement en une manière d'affirmer et de renforcer les thèses avancées. Est-ce par pudeur que l'auteure refuse de se mettre en scène et de travailler sa propre subjectivité? On ne peut en tout cas que le regretter car l'ensemble du travail en aurait été renforcé, le programme critique tant désiré aurait été mené plus à bout et la profondeur humaine aurait sans doute mieux pu s'exprimer.

Car, il ne faut pas l'oublier, cet ouvrage est avant tout une étude pionnière qui donne corps et réalité à des milliers de personnes jusque-là reléguées au rang des bannis de l'histoire. Comme le montre très bien Marion Fresia, le discours sur et autour de ces réfugiés peine à s'imposer et à dépasser le strict cadre humanitaire ou militant. Les Mauritaniens réfugiés au Sénégal sont avant tout des êtres humains que le gouvernement mauritanien de Maaouya ould Taya a simplement négligés pendant des dizaines d'années, cherchant à régler la question en ne soulevant jamais le problème. Ce livre permet donc à ces femmes, ces hommes et ces enfants de présenter au monde la complexité de leurs situations, les paradoxes des différentes interventions institutionnelles et la force de leurs stratégies mises en place pour – malgré les contraintes

de l'existence – se frayer un chemin et tenter de tirer le meilleur profit d'une situation difficile. L'auteure s'est livrée à cet exercice avec empathie, talent, sans tomber dans des travers misérabilistes et en proposant une lecture quasi exhaustive des enjeux, des personnes et des acteurs impliqués dans la complexification du problème. Et ce, sans jamais oublier la situation de quasi invisibilité dans laquelle se mouvaient une partie de ces réfugiés et sans jamais négliger l'importance d'une mise en évidence de cette situation. La magnifique photo qui orne la couverture du livre n'en est pas le moindre des témoignages.